Leena

Lehtolainen

Mon premier meurtre

Gaïa polar

Leena Lehtolainen

Mon premier meurtre

Traduit du finnois par Anne Colin du Terrail

Après quelques années à la police nationale où la routine des procès-verbaux et interrogatoires de petits délinquants l'ennuie, Maria Kallio reprend ses études à la fac de droit. Mais l'action lui manque et elle accepte un remplacement. Ce sera l'occasion de sa première enquête criminelle : un jeune homme est retrouvé assassiné, noyé et blessé à la tête, lors d'un week-end passé dans la villa de ses parents avec sept autres membres d'une chorale. L'un d'entre eux est forcément le coupable. Mais lequel ?

Maria commence son enquête, les interroge les uns après les autres. Sa tâche est ardue : elle-même a connu la victime et certains suspects lorsqu'elle était étudiante. Elle a sensiblement le même âge qu'eux, ce qui ne la rend guère crédible comme inspecteur de police. De plus, tous avaient de bonnes raisons d'en vouloir à la victime, un jeune homme riche, talentueux, au succès facile et aux nombreuses conquêtes féminines…

Leena Lehtolainen est née en 1964, en Finlande. Passionnée de musique, elle pratique le chant, la guitare et le piano. À 12 ans, son premier roman, pour la jeunesse, est publié. À 17 ans, le suivant.
Les enquêtes de l'inspectrice Maria Kallio constituent une véritable série à succès qui place Leena Lehtolainen en tête des auteures finlandaises les plus plébiscitées. Lauréate de multiples prix littéraires, elle est traduite en une vingtaine de langues.

Mon premier meurtre est la première enquête de Maria Kallio.

Mon premier meurtre

du même auteur
chez le même éditeur

La poisse (2006)
Un cœur de cuivre (2009)
Femme de neige (2012)
La spirale de la mort (2015)

Ouvrage traduit avec l'aide de FILI, Helsinki.

Leena Lehtolainen

Mon premier meurtre

traduit du finnois par Anne Colin du Terrail

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Ensimmäinen murhani

Illustration de couverture :
© plainpicture / Readymade-Images / Isabelle Bonjean
© plainpicture / alt6 / Jean-Francois Gratton

© Leena Lehtolainen, 1993
Published by arrangement with Tammi Publishers, Helsinki, Finland
© Gaïa Éditions, 2004, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-561-9

Vers où t'emporte l'eau,
Frêle esquif sur les flots,
Toi que les remous malmènent et ballottent ?
De quoi l'homme est-il fait ?
De virevoltants feux follets
Et sous ses pas le sable se dérobe.
Certains naissent dans la joie, certains dans le malheur,
Mais la même horloge pour chacun égrène les heures
Et quand elle s'arrête sonne l'instant de la mort.
Vers où t'emporte l'eau,
Frêle esquif sur les flots ?
Parmi les hommes nul n'en a la prescience.
Tout sur terre, ciel et mer,
Tout, oui, tout est éphémère.
Pourquoi l'âme serait-elle si différente ?
Pourtant il est si doux de rêver voir encore
Naître au prochain printemps une nouvelle aurore
Et sentir souffler dans les collines les vents.
Ou tout serait-il faux ?
Vers où t'emporte l'eau ?

Eino Leino. (Musique : Toivo Kuula.)

Prélude

Jyri avait été réveillé par une terrible envie de pisser. Il avait dans la bouche l'arrière-goût que laissent en général le whisky, la bière, l'ail et trop de cigarettes, et il se demandait s'il trouverait du Fanta orange dans la maison. C'était sa boisson de prédilection en cas de gueule de bois – s'il maîtrisait suffisamment la situation pour ne pas avoir à se mettre à la bière.

La matinée était divinement belle. Tuulia et Mirja, assises sur la terrasse, s'occupaient du petit-déjeuner. Leur papotage sur les mérites de différents fromages fit sourire Jyri – en réalité, elles ne pouvaient pas se souffrir. Mais comme l'une était la meilleure soprano et l'autre la meilleure contralto de la chorale de l'AEPO, autrement dit de l'Association des étudiants des provinces orientales de Finlande, elles étaient bien obligées de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Mirja était l'archétype même de la contralto, brune, ronde, ténébreuse. L'idéal pour la bohémienne du *Trouvère* de Verdi, comment s'appelait-elle, déjà…

L'éclat du soleil éblouit Jyri, lui vrillant le cerveau. Il avala deux comprimés d'ibuprofène, pour plus de sûreté – il avait l'impression d'être déjà totalement réfractaire au remède.

Il n'y avait pas de Fanta, mais il trouva du jus d'orange. La splendeur du paysage avait quelque chose d'accablant : la mer scintillait, des mouettes criaient près du ponton, l'après-midi s'annonçait caniculaire. Chanter par cette chaleur ne serait pas facile.

« Alors Jyri, mal aux cheveux ? » lança Tuulia d'une voix moqueuse. Elle avait l'air pâle, elle aussi, sans doute aucun d'eux n'avait-il assez dormi. Mais pourquoi s'en faire. Ils ne reprenaient le travail que le lendemain.

« Tout le monde dort encore ?

– Piia est partie se baigner. Les autres n'ont pas donné signe de vie. Il serait temps qu'ils se remuent, si on veut arriver à quelque chose. » Mirja avait parlé d'un ton aigre, elle n'aimait pas les feignants. Le meilleur double quatuor de l'AEPO n'était pas, à son avis, réuni à la villa des parents de Jukka pour faire

la bringue, mais avant tout pour répéter en vue d'un important gala. Et donc debout là-dedans, un café dans le gosier, et en avant pour les vocalises !

Jyri se secoua. Piquer une tête ne serait peut-être pas une mauvaise idée. La température de l'eau devait atteindre les vingt degrés, c'était parfait. Il prit d'un pas nonchalant le chemin du ponton d'accostage. Piia se trouvait sur la plage près du sauna, décemment vêtue d'un bikini. Jyri n'avait pas le courage de se traîner aussi loin. Et tant pis pour le slip de bain, à poil et à la baille !

Jukka était déjà dans l'eau, flottant dans la mer peu profonde près des rochers. Il devait avoir un mal de tête carabiné, à en juger par le trou béant de son crâne. Pour le reste non plus, il n'avait pas l'air très frais… Jyri sentit son estomac se retourner, et il vomit avec soulagement dans les roseaux tout proches.

Il lui fallut quelques minutes pour se redresser et réussir à remonter jusqu'à la terrasse, où il y avait maintenant plus de monde. Sa voix claire et enviée de premier ténor ne parvenait pas à franchir ses lèvres.

« À quoi tu joues, le cul à l'air ? l'apostropha Tuulia.

– Jukka… près du ponton, merde… je crois qu'il est mort ! Noyé !

– Qu'est-ce que tu racontes, bordel ? »

Antti se rua vers la plage, Mirja sur les talons. Un instant plus tard, elle revint et courut au téléphone. Les numéros d'urgence étaient soigneusement notés à côté de l'appareil. De la terrasse, on entendit sa profonde voix de contralto essoufflée appeler la police, et ensuite seulement une ambulance.

1

Vers où t'emporte l'eau, frêle esquif sur les flots

J'étais sous la douche, occupée à rincer le sel de ma peau, quand le téléphone sonna. J'entendis ma propre voix sur le répondeur, puis celle d'un collègue demandant de rappeler d'urgence. Mon repos dominical avait duré plus longtemps que je n'aurais osé l'espérer, mais je n'avais pas réussi à me détendre, même à la plage. Dieu sait pourquoi, je m'étais sentie obligée de passer ma première belle journée de liberté de l'été à me dorer au soleil, alors que je détestais en principe le farniente et la bronzette. Tout l'hiver, j'avais assidûment fréquenté la salle de musculation, et cela faisait des années que mon corps n'avait pas été aussi présentable en maillot de bain – malgré quelques bourrelets dont je ne risquais pas de me débarrasser au rythme où je descendais les bières.

Je coupai le répondeur et composai le numéro du commissariat central. Le standard me passa Rane.

« Salut beauté ! Je suis là dans un quart d'heure. J'ai déjà emballé le matos. On a un cadavre à Vuosaari, Police Secours nous a prévenus il y a une demi-heure. Tu n'as besoin de rien de particulier ? À tout de suite ! »

Et c'est reparti, me dis-je en cherchant dans ma penderie quelque chose de mettable. J'avais laissé ma jupe d'uniforme au bureau, à Pasila, et mon meilleur jean devrait faire l'affaire. J'avais les cheveux mouillés, mais le séchoir ne ferait qu'ébouriffer ma tignasse rousse. Je m'efforçai d'étaler un semblant de maquillage sur mon visage rougi et fis la grimace à mon reflet. Il me renvoyait tout autre chose que l'image d'une respectable inspectrice de police : des yeux vert-jaune qui semblaient avoir été empruntés à un chat, des boucles rebelles blond filasse dont j'accentuais les reflets roux à l'aide de teinture (chut, seuls Melody et moi…). Mon trait le moins digne était mon nez en trompette piqueté de taches de son par le soleil. Ma bouche avait

été qualifiée par certains de sensuelle, ce qui signifiait, en clair, que ma lèvre inférieure était un peu trop épaisse.

Était-ce vraiment ce petit bout de femme aux airs de gosse qui devait aller faire régner l'ordre et la loi au fin fond de Vuosaari ?

La sirène de Rane s'entendait de loin. Il adorait la faire hurler, comme la moitié de la police finlandaise. Les morts ne risquaient pas de se sauver, mais la population n'avait pas besoin de le savoir.

« Les types de l'identité judiciaire sont partis devant, annonça Rane d'un ton professionnel quand je grimpai à côté de lui dans la Saab. On a donc un corps à Vuosaari, noyé, mais il y a apparemment quelque chose de pas net. Un type d'une trentaine d'années, un certain Peltonen, je crois. Il y avait une dizaine de personnes qui passaient le week-end dans une villa, des membres d'une chorale, et ce matin on a retrouvé ce Peltonen dans la mer.

– Quelqu'un l'a poussé à l'eau ?

– On n'en sait rien. On n'a pas grand-chose comme renseignements.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chorale ?

– Une bande de chanteurs, je suppose. » Rane tourna si sec vers la radiale Est que je fus projetée contre la portière de la Saab et me cognai douloureusement le coude. J'attachai avec un soupir résigné la détestable ceinture de sécurité réglée à hauteur d'homme qui me râpait le cou.

« Où est Kinnunen ? Et tous les autres ? Ce n'était pas ton jour de congé, à toi aussi ?

– Les gars sont sur cette bagarre au couteau d'hier. J'ai passé la dernière demi-heure à essayer de joindre Kinnunen, mais tu sais ce que c'est, le dimanche… il soigne sa gueule de bois à une terrasse de bistrot. »

Rane haussa les épaules, sans illusion. Aucun de nous ne voulait poursuivre la conversation sur le sujet. Le responsable de notre brigade, le commissaire Kalevi Kinnunen, était alcoolique. Point. J'étais la suivante dans la hiérarchie et je devrais m'occuper de l'affaire jusqu'à ce qu'il se remette de sa dernière cuite ou de ses séquelles. Point.

« Écoute, Rane. Je connais, enfin je connaissais peut-être le mort… C'est un peu gênant, comme situation…

– Mes vacances commencent demain et j'ai bien l'intention de les prendre. Cette histoire est pour ta pomme, que tu le veuilles ou non. On ne choisit pas, dans ce boulot. »

Son ton laissait entendre que j'aurais mieux fait de continuer mes études pour devenir avocate, par exemple, j'aurais au moins pu choisir les affaires sur lesquelles je travaillais. Rane m'avait toujours considérée avec méfiance, comme beaucoup d'autres de mes collègues du commissariat central de Helsinki. J'étais une femme, j'étais jeune et, contrairement à eux, je n'étais pas un vrai fonctionnaire de police titulaire embauché à vie, juste une remplaçante à qui il ne restait plus que deux mois à tirer.

Après le baccalauréat, je m'étais présentée avec succès au concours de l'école de police, à la surprise de mon entourage. Au lycée, en effet, j'avais plutôt été une rebelle, une punk en blouson de cuir, qui avait en plus décroché la mention très bien. Mais bon, l'autre punk de la classe, qui séchait tous les cours, était plus tard devenue institutrice. J'avais la tête pleine d'idéaux de justice sociale. Je m'étais imaginé pouvoir, dans la police, aussi bien aider les criminels et les victimes que changer le monde. Je voulais me spécialiser dans la police des mœurs et la protection des mineurs.

Mais j'avais été déçue dès l'école de police, où je me débrouillais pourtant étonnamment bien au côté des garçons. À ce stade, j'étais déjà habituée à être un mec parmi d'autres, au lycée je jouais de la basse dans un groupe de rock à dominante masculine et je m'entraînais au foot avec le reste de la bande.

J'avais toujours été la première de la classe, et il m'avait fallu l'être aussi à l'école de police. Mais le métier m'avait définitivement dégoûtée. Deux années passées à rédiger des procès-verbaux, à fouiller des prostituées et à démêler les problèmes sociaux de petits voleurs à l'étalage m'avaient suffi. Je n'utilisais qu'une partie de moi-même, la plus assommante et la plus prompte à faire du zèle. Personne n'avait que faire de ma sympathie, et mon cerveau – que j'avais toujours aimé faire fonctionner – tournait à vide.

Mon enthousiasme pour les études s'était réveillé au bout de ces deux ans. J'avais suivi coup sur coup deux sessions de formation des cadres. On manquait de femmes et peut-être avais-je obtenu de l'avancement plus vite que la moyenne. Mes collègues

masculins, jaloux, ne s'étaient pas privés de commenter la chose. Ce qui semblait les horripiler le plus était que mon métier ne me satisfaisait pas. Finalement, j'avais passé le concours d'entrée de la faculté de droit et, quand j'avais été admise, j'avais enfin cru avoir trouvé ma voie. L'administration de la justice m'intéressait toujours et, à vingt-trois ans, je pensais savoir ce que j'attendais de la vie.

Pendant mes études, j'avais fait des remplacements, l'été, ou effectué d'autres missions ponctuelles au service de la police, et aujourd'hui, cinq ans plus tard, j'y travaillais de nouveau. Je commençais à me lasser de la fac, et passer six mois au commissariat central de Helsinki, à la brigade criminelle de la division de police judiciaire, m'avait paru être une bonne idée, d'autant que je m'étais spécialisée dans le droit pénal. J'avais pensé pouvoir, au cours de cette période, prendre un peu de distance par rapport à mes études et découvrir de nouveaux horizons. Mais pour l'instant, cet espoir aussi avait été déçu. Mon travail d'enquêteur ne me laissait pas le loisir de réfléchir à autre chose, et c'est tout juste si je trouvais le temps d'aller parfois boire une bière dans un bar ou de pratiquer, un peu plus souvent, la musculation et le jogging.

Pour couronner le tout, mon supérieur direct ne faisait guère plus de dix pour cent de son boulot. Le reste du temps, il buvait ou soignait sa gueule de bois. Je ne comprenais pas qu'on ne l'ait pas envoyé depuis déjà des années en cure de désintoxication. Les besognes qu'il négligeait retombaient sur les autres, et surtout en été, comme maintenant, la situation était ingérable. Les fonds prévus pour embaucher des remplaçants étaient épuisés depuis avril, et le personnel exténué jonglait avec les congés.

Je n'avais pas non plus le cuir aussi dur que je l'avais cru dans ma jeunesse, mais le reconnaître aurait été une grave erreur. Mes collègues masculins surveillaient tout particulièrement mes nerfs, observant avec gourmandise mes réactions lorsque j'examinais le corps couvert de vomissures et de viscères rongées d'un clochard ayant bu de l'eau vitriolée. Ils avaient certainement eux aussi la nausée, mais j'avais moins que tout autre le droit de montrer mon écœurement – parce que j'étais une femme. Et d'ailleurs je tenais le choc et lançais ensuite les blagues les plus cyniques, à la cantine du commissariat, même si ma fricassée de volaille avait du mal à passer.

Quoi qu'il en soit, je ne pouvais rien à mon aspect : j'avais désespérément l'air d'une femme. J'étais obligée de porter mes cheveux longs, car si je les avais coupés mes boucles raides se seraient dressées en tous sens. Par rapport aux hommes, j'étais courtaude. J'avais d'ailleurs failli être recalée à l'entrée de l'école de police à cause de ma taille, mais un ami docteur m'avait grandie sur mon certificat médical des cinq centimètres qui me manquaient. Ma silhouette présentait une étrange combinaison de courbes féminines et de muscles virils. J'étais vigoureuse, pour une femme de ma taille, et je connaissais suffisamment mes forces pour ne pas avoir peur, même en cas de danger. Pour l'heure, malgré tout, j'aurais apprécié le réconfort d'un faux chignon et d'un uniforme de police.

Jusqu'à présent, toutes les affaires sur lesquelles j'avais travaillé, qu'il s'agisse de crimes de sang ou autres, avaient été en quelque sorte impersonnelles. Cette fois, les mots « chorale » et « Peltonen » résonnaient d'un air sinistre. Si mes mauvais pressentiments se révélaient fondés, je me trouverais face à des gens que je connaissais, ne serait-ce que de vue, et qui avaient eu affaire à moi dans un tout autre rôle que celui de policier.

Au cours de mon premier hiver à l'université, j'avais partagé avec d'autres étudiantes un appartement lugubre à Itäkeskus. Mes colocataires ne cessaient de se chamailler, car l'une d'elles, Jaana, passait la moitié de son temps à chanter. On entendait même parfois s'égosiller dans sa chambre un quatuor entier, dont la basse était son petit ami : Jukka Peltonen, Jukka le séducteur, qui avait les yeux de Paul Newman et le visage hâlé par la navigation à la voile, Jukka dont Jaana se demandait pendant des soirées entières si elle devait s'installer chez lui – question à laquelle elle m'avait de temps en temps invitée à réfléchir avec elle en buvant une bouteille de rouge.

Après les assommants culturistes de la police, Jukka avait été un véritable régal pour les yeux. Les beuglantes de Jaana ne me gênaient pas outre mesure, car elle chantait plutôt juste, et je pouvais toujours écouter à fond sur mon baladeur mon groupe de rock préféré – Popeda – quand j'en avais assez du classique.

Puis ma grand-tante était morte et ses héritiers avait décidé de conserver son studio de Töölö dans l'espoir d'une hausse des prix. J'avais été chargée de garder l'appartement, dont je

ne payais que les charges. Sa valeur avait augmenté et j'avais eu peur de perdre mon logement mais, par cupidité, la famille avait préféré attendre une nouvelle flambée du prix du mètre carré. Elle s'en était mordu les doigts quand la crise avait frappé et que le marché s'était effondré. Voilà comment j'habitais toujours à deux pas du restaurant Elite. Depuis, j'étais tombée une ou deux fois à l'université sur Jaana, qui m'avait appris sa rupture avec Jukka. Plus tard, au cours d'une tournée de la chorale en Allemagne, elle était tombée amoureuse du fils de la famille qui l'hébergeait et était restée là-bas comme *Hausfrau*, femme au foyer. Nous échangions des cartes de vœux à Noël, comme souvent entre anciennes copines.

Je me souvenais aussi vaguement d'autres camarades de Jaana. Leurs noms et leurs visages me revenaient peu à peu. En plus de Jukka, il y avait eu un deuxième beau gosse… J'avais même parfois vidé quelques bières avec les membres de l'AEPO. Je craignais donc fort de trouver certaines de mes vieilles connaissances à Vuosaari, car beaucoup s'incrustaient dans les chorales d'étudiants pour prolonger leur jeunesse. Sans doute les choristes formaient-ils une race à part, une bande de masochistes aimant chanter des rengaines stupides avec des camarades à la voix encore plus affreuse que la leur, sous la conduite d'un tortionnaire aux gesticulations incompréhensibles.

La route menant à la villa serpentait à travers un verdoyant paysage estival. Rane avait éteint la sirène mais conduisait quand même largement au-dessus de la vitesse autorisée. C'était un autre charme des voitures de police. J'avais l'itinéraire sous les yeux et je réussis à lui indiquer le bon embranchement. Se perdre était une sacrée honte pour des policiers – ça m'était arrivé une ou deux fois, et la faute en avait toujours été rejetée sur mes épaules. La mer scintillait d'un éclat argenté derrière les champs, un lièvre traversa paresseusement la route, une abeille s'efforçait d'entrer par la vitre ouverte de la voiture.

« C'est un coin où il y a quelques vieilles résidences d'aristos restaurées par des gens qui ont les moyens », expliqua Rane.

Nous étions enfin arrivés dans une presqu'île reliée au continent par une langue de terre d'une dizaine de mètres de large et avions franchi un portail surmonté d'une haute arcade. Une plaque en laiton indiquait le nom de l'endroit : Villa Maisetta.

Un étroit chemin envahi d'herbes menait jusque devant un chalet de conte de fées comme j'avais toujours rêvé d'en habiter. Un étage, des fenêtres encadrées de blanc, des lambrequins en bois ouvragé. Sur la pelouse se trouvaient une voiture de patrouille et la vieille Volvo délabrée de l'identité judiciaire.

« Ils ont fait vite. Où est-il, notre chantier ? » Je me fabriquais une attitude cynique, voire agressive. Pas de larmes au chevet du corps de séduisants ex-fiancés d'ex-colocataires.

L'un des agents de police vint à notre rencontre, flanqué d'une jeune fille brune à l'air renfrogné. Quand je nous présentai, ils me regardèrent tous deux d'un air dubitatif. J'avais beau m'être préparée à un accueil suspicieux, je me sentis vexée. La brune me disait quelque chose et, au nom de Mirja, je me remémorai les commentaires peu flatteurs de Jaana sur la pire râleuse de la chorale. Cette chipoteuse ne buvait même pas d'alcool, ce qui, il y a cinq ans en tout cas, constituait dans ce milieu un crime impardonnable.

Mirja nous conduisit à la plage où les techniciens étaient occupés à photographier le corps échoué contre les rochers. Le médecin était déjà là lui aussi. Je me rendis compte qu'ils patientaient depuis longtemps, car ils avaient pratiquement terminé leur travail. Je me sentis stupide à l'idée qu'ils attendaient pour sortir le noyé de l'eau que j'aie eu le temps de l'examiner. J'aurais voulu ne rien savoir de ce cadavre, ne pas reconnaître en lui Jukka, ne pas voir ce qu'on lui avait fait.

« Qu'est-ce que tu en penses, Mahkonen ? » demandai-je au légiste trop lourd d'au moins cinquante kilos qui fumait son cigarillo. Il me détestait presque autant que je le détestais, mais je savais qu'il connaissait son métier alors qu'il n'en pensait pas autant de moi.

« Où est Kinnunen ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux.

– Il est où il est, répondis-je exaspérée. On ne peut pas rester là à l'attendre. On va commencer l'enquête. Alors, de quoi ce type est-il mort ?

– À en croire sa figure, il s'est noyé. Mais sa plaie à la tête est assez intéressante pour que j'aie des doutes. Il faut que je voie ça à l'autopsie. »

Mahkonen ne s'adressait pas à moi mais à la pointe des chaussures de Rane.

« Est-ce qu'il serait possible qu'il ait d'abord été assommé puis jeté à l'eau ? demanda ce dernier.

– Très possible. Cette blessure n'est certainement pas anodine, et elle a une forme curieuse. J'aimerais bien savoir avec quoi on l'a frappé.

– Qu'est-ce que tu dirais d'un caillou ? » Rane regardait les rochers de la rive, entre lesquels il y avait des pierres de toutes tailles, pour la plupart faciles à prendre en main.

« Oui… eh bien vous avez du boulot, les gars, si vous voulez passer toute cette caillasse au peigne fin », grogna le médecin.

J'autorisai les ambulanciers à sortir le corps de la mer. Ils le retournèrent avec précaution. Sous les cheveux blonds collés par le sang et le sel, son visage me parut grotesquement familier. La bouffissure des chairs ne parvenait pas à dissimuler l'expression de terreur des yeux restés ouverts qui brillaient tels des signaux d'alarme bleus au milieu de la face violacée. Des algues décoraient le coupe-vent blanc du mort, son jean était plaqué sur ses pieds nus et bronzés.

L'image de Jukka le séducteur, tel qu'il était quelques années plus tôt, me traversa douloureusement l'esprit. Il devait avoir un ou deux ans de plus que moi, sans doute à peine la trentaine. J'avais certes déjà vu des morts plus jeunes, mais au corps rongé par l'alcool ou la drogue. Je ravalai mes larmes, tentai de m'éclaircir la gorge et me mis à bousculer les techniciens : d'où pouvait venir la plaie à la tête de Jukka, avait-il pu glisser sur le ponton ? Et ainsi de suite. Je savais que mes aboiements, loin de donner le change, ne faisaient que mettre à nu ma nervosité. Mais même si notre ministre de la Défense s'était déjà risquée à pleurer en public, cela me restait interdit.

« Allons voir ce que savent les autres, dans la villa », dis-je à Rane en me tournant vers le chalet à lambrequins. Ce n'est qu'à ce moment que je remarquai le groupe assis sur la terrasse face à la mer. Mes vociférations avaient sûrement dû porter jusque-là, mais personne ne regardait dans notre direction, comme s'ils avaient voulu nier l'existence même de la police.

Vue de plus près, la maison avait l'air factice : peut-être n'était-ce que la copie d'une villa romantique qui s'était jadis dressée au même endroit. La peinture n'avait pas été refaite depuis une vingtaine d'années, à en juger par sa couleur fanée,

mais la construction elle-même ne devait pas être beaucoup plus vieille que moi.

Le soleil tapait sur la terrasse, et je maudis encore une fois mon jean trop chaud. Le septuor qui se tenait assis là me semblait en partie familier.

« Maria ! s'exclama avec étonnement une voix cristalline. Tu es dans la police, maintenant ? Tu te souviens de moi ? Tuulia. »

Je me la rappelais parfaitement. Elle était souvent venue dans notre appartement commun, et nous avions parfois pris un café ensemble à la fac. J'avais sympathisé avec elle, nous avions le même sens de l'humour. Je la trouvai embellie, son port plus assuré et épanoui mettait en valeur sa haute taille.

« Oui. » Je ne parvenais pas à sourire. « Voilà… je suis l'inspecteur principal Maria Kallio de la brigade criminelle, bonjour. Et voici l'inspecteur Lahtinen. Vous pourriez peut-être commencer par vous présenter et par m'exposer les événements de la nuit dernière. » La phrase semblait ridicule, même à mes propres oreilles, et je n'osais regarder personne en particulier.

Mirja avait apparemment une âme de chef. Elle prit la parole d'une voix unie, comme si elle avait lu un mémoire. Peut-être avait-elle préparé sa réponse depuis longtemps.

« Je m'appelle Mirja Rasinkangas. Nous sommes tous membres de la chorale de l'AEPO, l'Association des étudiants des provinces orientales. L'entreprise où travaillait Jukka Peltonen devait organiser une fête, et ils voulaient de la musique. Ils étaient prêts à verser un gros cachet et Jukka avait donc réuni un double quatuor de chanteurs. »

Le groupe se composait de l'ensemble qu'il dirigeait habituellement et de quatre autres choristes qui se trouvaient passer l'été en ville. Les parents de Jukka étaient pour l'instant à bord de leur voilier, et leur villa était donc disponible pour répéter.

Le double quatuor s'était rassemblé la veille dans l'après-midi, avait chanté quelques heures puis s'était consacré aux activités estivales traditionnelles des Finlandais : sauna et libations. Il était plus de minuit quand chacun était peu à peu parti se coucher, mais personne ne semblait avoir fait très attention aux mouvements de Jukka. Il avait été vu en vie pour la dernière fois vers deux heures.

« J'ai été étonnée de ne pas le voir ce matin, expliqua Mirja.

Mais ensuite Jyri est venu crier qu'il s'était noyé, et il était là… dans l'eau. » Sa voix tremblait légèrement.

« Quand vous êtes allés voir, est-ce que vous avez touché au corps ?

– J'ai cherché son pouls. On ne l'a pas déplacé, dit du fond de la terrasse une voix de basse plutôt sèche. C'est moi, Antti Sarkela, si tu te souviens. Son cœur ne battait plus, et de toute façon on voyait bien qu'il était noyé, ce n'était pas la peine de tenter quoi que ce soit. »

Je me rappelais également Antti. J'avais presque été amoureuse de lui pendant une quinzaine de jours, après qu'il était venu s'asseoir une fois à côté de moi dans le tramway et avait commencé à me parler du recueil de Henry Parland que j'étais en train de lire. Combien d'hommes savaient-ils seulement qui il était ? Puis j'avais décidé d'oublier Antti pour me consacrer au culte de Henry mais, depuis cette conversation, il m'irritait et m'intriguait à la fois. J'aimais son physique. Un maigre visage d'Indien, un grand nez d'aigle, une taille de près de deux mètres. L'expression de ses yeux était difficile à décrypter, mêlée à la fois de chagrin et de peur. Il me revint qu'Antti était un proche ami de Jukka.

« O.K. C'est maintenant moi qui m'occupe de l'affaire, ce qui veut dire que les interrogatoires auront lieu à Pasila. Pour les besoins de l'enquête, je préférerais que vous quittiez tout de suite la villa. Je voudrais commencer à vous entendre dès ce soir et j'ai de la place dans ma voiture si quelqu'un veut en profiter. Il n'a pas l'air d'y avoir d'arrêt de bus dans le coin. Pour l'instant, il serait bon que je sache au moins dans les grandes lignes qui est qui, profession, adresse et le reste. Tu notes, Rane ? Qui es-tu ? » demandai-je à un garçon fluet à l'air très jeune, qui semblait au bord de la nausée.

« Jyri Lasinen, annonça-t-il d'une claire voix de ténor teintée d'accent carélien. J'ai vingt-trois ans et je fais des études de mathématiques et d'informatique à l'université. » On aurait cru qu'il répondait à un entretien d'embauche.

« Mirja Rasinkangas, répéta la robuste fille brune. Vingt-six ans, étudiante en histoire.

– Piia Wahlroos. » La voix n'était guère qu'un murmure. Celle qui venait de parler avait de grands yeux noirs, des cheveux

châtains, une bague de fiançailles et une alliance ornées de pierres précieuses, un corps mince, une tenue d'été élégante… J'enregistrais les détails sans parvenir à les ordonner dans mon esprit. « J'ai vingt-six ans, j'étudie les langues scandinaves.

– Sirkku Halonen, vingt-trois ans. Étudiante en chimie. Je suis la sœur de Piia, mais elle est mariée, c'est pour ça qu'on ne porte pas le même nom. »

Autant Piia était d'une délicate beauté, autant Sirkku n'en était qu'une banale et pâle copie. Assis à côté d'elle, un jeune homme courtaud aux cheveux raides lui tenait la main, cherchant à la réconforter. Son petit ami, apparemment.

« Timo Huttunen, ingénieur forestier. Vingt-cinq ans.

– Tuulia Rajala, vingt-neuf ans. Dilettante.

– Antti Sarkela. Assistant en mathématiques à l'université. Vingt-neuf ans. Mais je vois mal ce que notre âge vient faire là-dedans. » Rane grogna, il avait automatiquement continué à noter sur sa lancée. Il jeta un regard noir à Sarkela, comme si c'était de sa faute.

« Bien… ramassez vos affaires, qu'on puisse s'en aller au plus vite. » Je descendis sur la plage dire encore quelques mots aux techniciens. Je croisai en chemin les ambulanciers chargés de leur civière. Jukka aurait pour prochaine adresse l'institut médico-légal.

Quand je revins à la villa, Mirja était en train de vider le réfrigérateur.

« Au fait… Où avez-vous dormi, tous ?

– La chambre de Jukka est en haut, dans le couloir. Jyri et Antti avaient pris la chambre de son frère, en face. Timo et Sirkku dormaient au fond dans le lit des parents de Jukka, et Piia, Tuulia et moi en bas, par terre dans le salon.

– Il n'y a donc que Jukka qui ait dormi seul ?

– Sans doute, oui. Mais personne n'a beaucoup dû dormir, j'ai eu l'impression qu'il y avait du mouvement toute la nuit. Les gens n'arrêtaient pas d'aller aux toilettes, Jyri est même descendu pour ça, alors qu'il y a des W.-C. là-haut aussi. J'ai très mal dormi, en tout cas au début. Tuulia faisait un bruit épouvantable en ronflant, et on a beau eu la secouer, rien n'y a fait.

– Désolée de t'avoir privée de sommeil, dit Tuulia en entrant dans la cuisine. Pour Piia, je crois qu'elle avait de toute façon du